

## Deuil et cérémonie

Charles Koroneho

Numéro 321, automne 2018

Premiers Peuples : cartographie d'une libération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Koroneho, C. (2018). Deuil et cérémonie. *Liberté*, (321), 36–37.

# Deuil et cérémonie

## Liminalité autochtone : une perspective maorie du traumatisme intergénérationnel

CHARLES KORONEHO

Ki te wareware i a tatau tenei tikanga a tatau, ara te tangi ki o tatau tupapaku, katahi to tatau Maoritanga ka ngaro atu I te mata o te whenua kit e Po, oti atu.

Si nous oublions nos pratiques culturelles, en particulier celles qui concernent les morts, l'essence même de notre existence en tant que Maoris sera perdue, et ce, depuis le visage de cette terre jusqu'au monde souterrain, à jamais.

TIMOTI KARETU

Oiseau de passage – chant des lamentations  
Sur la terre des oiseaux, les *manuhiri*, qu'on appelle les visiteurs, sont ceux qui ont les ailes les plus silencieuses. Certains d'entre eux sont des gardiens nocturnes. Ils émettent un cri strident au moment où les vivants passent dans l'autre monde.

Enfant, je restais éveillé des heures à ma fenêtre à attendre mes visiteurs aux petites ailes douces et funestes.

Avant la Rupture, les gardiens de mon père volaient librement, aériens et robustes, et leurs battements d'ailes suscitaient ma curiosité, même si le rideau ondulant devant la vitre de la fenêtre faisait croître mon angoisse. Parfois, mon père apparaissait sur le pas de ma porte et me demandait si je les avais vus ou entendus, et tandis que les autres dormaient, nous restions là à les accueillir.

Ces visites, cet héritage, annonceraient l'arrivée imminente de mon propre visiteur, un oiseau récalcitrant.

Ça commence ainsi : c'est une chute du crépuscule ; puis, lente au départ, la lumière naissante se fait enveloppante. Pour un jeune corps, la tension est effrayante, et la lumière, trop vive, pèse sur la chair. Je ne suis jamais prêt, je suis un hôte en panique, en bouleversement. Peut-on voir un autre corps s'épanouir à l'intérieur du nôtre ?

Le mien est un foyer d'invasion.

Les souvenirs de mon enfance étaient dérisoires avant la visite de mon oiseau. Mais même quand je me souviens, l'adulte que je suis ne peut pas dompter la terreur de l'enfant que j'étais. Tout au long de mon existence, mon compagnon a creusé dans mon corps et mes sens un sentier, il a douloureusement réveillé mon imaginaire.

La chute du crépuscule, c'est une surcharge des sens et des émotions, tous rompus et excédés dans un hurlement incompréhensible, et ma terreur s'avance dans la terreur. Le volume des objets affûte la limite de la lumière, le son est le médium par lequel mon compagnon se déchaîne. À l'intérieur de mon crâne se trouve le fondement de ma frayeur

d'enfant, transformée en des aiguilles acérées de lumière et de douleur. Insupportables.

Mon passage, direct et sans variation, est sans destination, et dans ce précipice entre la nuit et le jour, je suis captif de mon corps, pendant que mon esprit et mon âme sont profanés.

Une mort symbolique, sous la forme de mon inlassable visiteuse, *mate hukihuki*. Épilepsie.

Mon corps, absolu, seul dans cette tristesse grandissante, a absorbé l'adolescent qui s'est levé à l'intérieur de l'enfant et qui, subitement, a vieilli. J'ai craint de vieillir jusqu'au moment où je serais tout près de la mort, de ne jamais me rétablir.

Je ne peux imaginer ce que mes parents ont dû endurer à la vue de leur enfant en pleurs, souffrant. Je me rappelle de moments où ils se tenaient au-dessus de moi, à chercher de l'aide, morts d'inquiétude, et leur présence me semblait titanique. La tristesse de ma mère prenait toute la place. Je me suis senti abandonné.

○ ○ ○

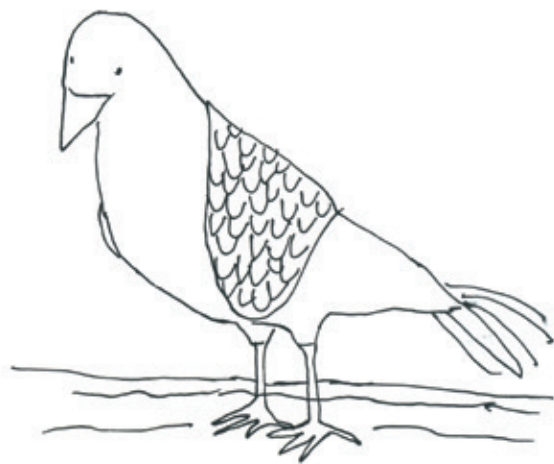
La complaisance et la colère ont un remède, que je découvris à l'âge de dix ans. L'oiseau à la voix perçante est finalement venu, et je suis entré au pays des adultes endeuillés ; l'enfance, et l'indépendance qu'elle procure, a battu en retraite. L'oiseau gardien de mon grand-père a lancé son dernier appel, a chanté son passage au pays des morts.

Ce matin-là, je me réveillai avec la nouvelle du décès de mon aïeul. Il était jeune. Mon père était son premier-né et moi, celui de mon père. C'est dans la stupéfaction que j'ai enterré mon chagrin, tout en restant proche de lui ; je l'ai caché dans mon oreiller.

Ma sensibilité fut réveillée par cette fin précipitée, mais aussi ma peur des vieilles histoires de famille revenues nous hanter, comme une maladie que l'on s'est mis à craindre. Je me rappelle les conversations discrètes, les signes, un inventaire de superstitions.

Nous avons pris la route vers le nord dans ce chuchotement. Le paysage reste flou.

Nous nous sommes arrêtés pour récolter des branches feuillues pour nos guirlandes. Comme il est étrange que nos ensembles bruts deviennent poésie, notre voiture pleine d'endeuillés enguirlandés. Jusqu'ici, j'avais toujours évolué seul ; pour la première fois, je le faisais en même temps que les autres.



Les funérailles sont la plus grande institution sur la terre des oiseaux. La veillée funéraire nous garde en état d'alerte dans le *marae*, les oiseaux orateurs affluent, et on entend les appels de ceux qui ne peuvent pas voler. La terre inconsolable est une femme-oiseau à l'aile pliée, les oiseaux font s'éclater le deuil en morceaux d'espoir et de croyances.

C'est la cacophonie dans la tombée du jour, après la mort. Le chant de lamentation de l'oiseau est un blanc résidu pour la dépouille du vivant. Et pour les endeuillés, le feuillage des guirlandes est un cadeau de la forêt; les feuilles servent, pour celui qui n'a pas de plumes, à guérir la membrane du deuil, *Te Arai*, l'esprit du passage.

Entre mon grand-père et moi, entre les feuillages, je perçois une ouverture, un chemin, un portail. Ceci est une transmission; ce n'est pas un châtement, ce n'est pas une crise. Je reconnais cette fréquence, l'onde familière de mes peurs d'enfant. Mon oiseau gardien vole au-dessus de nous, entonnant un chant vif de chagrin. Je vieillis.

La main de ma mère me mène vers notre arbre tombé, mon grand-père, nous sommes guidés par une voix archaïque, féminine. J'ai besoin de le voir. C'est une longue marche depuis la porte du *marae* vers la maison où il gît, nous entrons tandis que les femmes chantent, pleurent et crient. Elles semblent fatiguées, elles ont les yeux rouges et enflés, le visage mouillé. Je me sens désolé pour elles. C'est un monde nouveau, étrange, changeant. Je n'avais jamais vu autant d'adultes affligés. Nous nous approchons de lui, et j'imité ce que les autres font. Je peux voir son cercueil.

Dans l'agitation, j'entends un murmure, la confession de ma grand-mère, puis un léger refrain s'ensuit, c'est un ensemble familial, puis une ritournelle d'accolades vibrantes. Nous recevons nos condoléances. Une guirlande à la fois est placée aux pieds de mon grand-père. Puis vient enfin mon tour. Je suis effrayé à l'idée qu'il puisse être déçu de moi. Il faut que tout soit parfait. Je lève le voile de mon moi enfant et le dépose à ses pieds. Mes premiers pas d'adolescent vont vers la droite de son cercueil. Il est fermé. Je me sens brisé; je ne peux pas me souvenir de son visage.

○ ○ ○

Le langage cérémonial habille les morts avec des paysages lyriques. Les oiseaux orateurs chantent aux morts de se relever et de marcher sur la terre une fois de plus. Ils se métamorphosent en arbres, en montagnes et en océans bercés par la cadence du récital aux morts, le chant de nos lamentations. Pieds fantômes, leurs orteils saisissent la terre, suivent une mélodie ascendante, aérienne, jusqu'à la disparition cosmique. Le deuil s'est transformé en étoile perdue dans le vaste ciel de la nuit.

*Ka hinga koe, kua wheturangitia, kua ngaro ki Te Pō.*

*Te Po*, Mère de la mort, tu dors plus que jamais. Malgré ton petit appétit, tu embrases ma peine, tu fais la lumière sur ma vie. Depuis que tu as pris refuge, je me reconforte dans les ombres, je n'ai plus peur désormais, je suis prêt à aller de l'avant. Dans ma grande frayeur et ma confusion d'enfant, je ne te voyais pas; absorbée, tu négociais avec la nuit pour me protéger.

Chant de son amour. Première-née, infraction transformée, esprit gardien. *Hine nui Te Pō*.

Les incantations volent au travers d'un ciel qui ne trouve pas le repos. *Ataamira*, c'est une scène antique, un théâtre qui appartient à la déesse de la nuit. Dans ses yeux d'ébène éclate la lumière de la décomposition. L'esprit qui fuit le dernier cycle, le corps est aimé du feu noir et des ténèbres infinies. Haut perchée comme un hibou appelant des noms incompréhensibles, une estrade funéraire.

○ ○ ○

Mon oiseau de passage, une vie entière, tu m'as tiré de mon corps. Tu m'as mené jusqu'ici pour contempler le silence, la sombre bonté. Ami funèbre, entoure-moi des chants du vivant et laisse-moi entrevoir, pour un court moment, l'après-vie.

Dans ce lieu physique, captif, entre le retour et le désir de rester, j'attends à *Te Arai*. Depuis le promontoire, je vois une grande percée vers l'ouest, un profond abysse vert et noir, comme un champ de bataille océanique de jade et d'obsidienne. Des vents doux sont mus par le soleil couchant. Dans ce repos de l'âme et cet arrêt du temps, je suis témoin de leurs ébats.

Quand ce sera à mon tour de mourir, je laisserai derrière, comme un talisman, une lame de verre noir volcanique.

Ceci est le lieu de mes visites. (L)

♦ **Charles Koroneho** est un artiste maori de renommée internationale. Il travaille dans les domaines de la culture, des arts de la performance et des arts visuels ainsi qu'en éducation.